

L'isolationnisme et les franco-américains à l'aube de la Deuxième Guerre mondiale

Albert Desbiens

La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale : mythes et réalités

Volume 3, numéro 3-4, été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063479ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063479ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desbiens, A. (1995). L'isolationnisme et les franco-américains à l'aube de la Deuxième Guerre mondiale. *Bulletin d'histoire politique*, 3(3-4), 123–128.
<https://doi.org/10.7202/1063479ar>

L'ISOLATIONNISME ET LES FRANCO-AMÉRICAINS À LAUBE DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Albert Desbiens

Département d'histoire, Université du Québec à Montréal

En répondant à l'invitation des organisateurs de participer aux échanges du colloque sur la participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, il m'est apparu qu'il pouvait être intéressant de pouvoir comparer la réaction des Québécois et celle des Franco-Américains par rapport aux événements menant à l'implication dans le conflit. Des gens de même souche, souvent abreuvés au même nationalisme, réagissant à une éventuelle entrée en guerre décidée par une majorité d'autre(s) origine(s). Certes les contextes sont différents, mais Franco-Américains et Canadiens français partagent le statut de minorité; encore que celui des premiers soit celui du doublement minoritaire. En effet, les Francos sont à la fois minoritaires sur le plan national et sur le plan local, alors que les Canadiens français contrôlent minimalement la politique et des institutions comme l'Église et l'École. Les Francos sont minoritaires en tant qu'«ethnics» et en tant que catholiques. Ils ne contrôlent pas plus le politique qu'ils ne contrôlent l'Église catholique américaine, dont la hiérarchie est proportionnellement irlandaise. Ce sera donc notre propos ici, d'éclairer la réaction des Francos à l'éclosion de la guerre, de la placer en contexte et d'esquisser certaines comparaisons avec les réactions des Canadiens français.

Les États-Unis ont une longue tradition de discrimination qui dure toujours. Récemment encore, *Newsweek* (09-08-1993) titrait «Immigration Backlash» en parlant du 60 % d'Américains qui estiment que l'immigration est mauvaise pour leur pays. Quant à la revue *American Heritage* (mars 1994), elle consacrait un article majeur à l'opinion, de plus en plus importante, voulant que les immigrants soient renvoyés chez eux. Opinion historiquement forte. En effet, tous les arguments anti-immigration entendus à l'heure actuelle ont déjà été utilisés et les Franco-Américains, entre autres, en ont été victimes. Les Américains oscillent historiquement

entre accueil et exclusion. Les clichés sur la «nation of immigrants» ou les formules comme «immigrants were American history» (Oscar Handlin) comportent sûrement une part de vérité, mais l'hostilité et la suspicion à l'endroit des immigrants sont aussi des réalités.

Lorsque les Canadiens français commencent à émigrer aux États-Unis, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, déjà un nombre considérable d'immigrants s'y sont établis et diverses crises ont marqué ces arrivées. Par exemple, au cours des années 1840, le sentiment anti-irlandais doublé d'anti-catholicisme est exacerbé. Avec la fin de la guerre civile, alors que les États-Unis deviennent un géant industriel et une puissance économique de tout premier plan, des masses d'immigrants viennent s'y établir et poser de nouveaux défis à la jeune nation. Entre 1860 et 1900, 14 millions d'immigrants entrent au pays, puis, entre 1900 et 1930, c'est une véritable marée de 18,6 millions de recrues américaines qui déferle. Avec la fin du XIX^e siècle, non seulement l'immigration est-elle plus nombreuse mais elle apparaît aussi plus difficile à assimiler. L'arrivée des Slaves, des Latins, change complètement de l'ancienne immigration majoritairement d'Europe du Nord et de l'Ouest et de religion protestante. Dorénavant les immigrants sont catholiques romains ou orthodoxes et Juifs. Les coutumes, les moeurs, les langues apparaissent étranges et impénétrables.

La très vaste majorité des immigrants sont animés par le désir et l'espoir de réussite dans un pays vu comme offrant d'énormes possibilités. La vie continue cependant d'être souvent brutale pour un grand nombre d'immigrants dans les ateliers, les usines, les chantiers où ils travaillent, dans les logements souvent insalubres où ils habitent et dans les villes où ils s'entassent, contrôlés, manipulés par des administrations irresponsables et des machines politiques corrompues.

Il était facile pour les Américains de souche d'associer la corruption, le crime, l'insalubrité des villes, le chômage à la présence des immigrants. Le «problème immigrant» est amplement étudié, discuté. John Higham, dans *Strangers in the Land* (1963), a fort bien décrit ce mouvement qui voit l'Immigration Restriction League (fondée dans les années 1890), comme l'American Federation of Labor, s'inquiéter au sujet des nouveaux arrivants. En 1906, c'est le président Theodore Roosevelt qui demande au Congrès de former une commission pour étudier «le problème». Ce sera la Commission Dillingham, dont le célèbre rapport confirme largement les préjugés ambiants. C'est en particulier sur les conclusions de celui-ci qu'on se fondera pour imposer, dans les années subséquentes, des restrictions de plus en plus fortes à l'immigration, tels les «quotas» de 1921 et de 1924 favorables à une immigration de type ancien.

Avec la Première Guerre mondiale, les hésitations des autorités américaines devant la nécessité d'intervention s'expliquent en bonne partie par l'importance des groupes ethniques. On entretient des doutes sur le «melting pot» et Wilson doit s'assurer de ses arrières dans un conflit qui brasse les vieilles loyautés. Une fois la décision prise d'intervenir, on mobilisera par une propagande incessante et on exigera de tous un américanisme à 100 %. Au cours du conflit et dans les intolérantes années 1920, les «Américains à trait d'union» devront faire preuve d'une loyauté à toute épreuve, surveillés qu'ils sont par l'American Protective League ou même le Ku Klux Klan.

Pendant la Première Guerre, les Francos avaient prouvé leur loyauté (Lemelin, 1987) mais cela n'empêchera pas certains de les accuser d'avoir pratiqué un américanisme à 50 % alors que 100 000 d'entre eux ont servi sous la bannière étoilée. Certains Francos verront d'ailleurs d'un mauvais oeil le refus de la conscription au Québec, ce qui, selon eux, discrédite leur groupe aux États-Unis (Roby, 1990, p. 295). Non seulement les années 1920 sont-elles difficiles au niveau de l'intolérance, mais le contexte économique se détériore en Nouvelle-Angleterre. Le déclin du textile frappe des Franco-Américains de plein fouet. De surcroît, ils sont de plus en plus divisés de l'intérieur. Le combat fait rage entre les tenants de l'américanisation et ceux de la survivance depuis longtemps associée, en particulier, au Québec voisin. Finalement, soulignons qu'il semble bien qu'au cours de ces années, les Francos participent au courant d'opinion isolationniste dominant jusqu'à Pearl Harbor. Ce courant s'appuie non sur l'isolement mais sur un refus de la part des États-Unis d'assumer des engagements internationaux qui pourraient conduire à la guerre.

Très peu a été fait sur les Franco-Américains et la Seconde Guerre et, pour l'essentiel, on a tenu compte des positions des élites. Les auteurs, que ce soit Chartier, Weil ou Rumilly, y consacrent quelques pages. Rumilly, en particulier, a donné le ton. Commandité par l'Union Saint-Jean-Baptiste, il a décrit une opinion franco-américaine qui, dans son ensemble, est à l'image des Canadiens français et sympathique à Vichy. Il est vrai que lorsque la France était tombée en juin 1940, le choc avait été considérable. La France est évidemment chère aux Francos. Elle est tombée mais elle se relèvera, croit-on. Pétain est, au départ, vu de façon positive et il semble bien que, jusqu'au printemps 1941, Vichy est vu de façon positive aussi — comme pouvant libérer la France des maux qui la minent et l'ont conduite à sa perte. Une des raisons de l'échec français, c'est que la France s'est éloignée de Dieu. Le caractère conservateur de Vichy plaît aux Francos, dont le conservatisme et la religiosité sont marqués.

Mais à mesure que la collaboration avec l'Allemagne est poussée plus avant, l'opinion change progressivement. Il faut se souvenir que le gouvernement américain lui-même reconnaît Vichy. C'est ainsi que Gaston Henry Haye, l'ambassadeur français du régime de Vichy, est très bien reçu à l'automne 1940. Il est le représentant officiel, reconnu, de son pays. Il représente l'ordre établi en même temps que la France éternelle. Les Francos cherchent et doivent trouver la «bonne» position américaine: à l'automne 1940, une majorité d'Américains sont prêts à *risquer* la guerre pour assurer la défaite de l'Allemagne, mais 80 % sont encore opposés à l'entrée en guerre et un bon nombre appuient même l'America First Committee qui prêche la non-implication totale. Les Irlandais y sont nombreux, ce qui devrait suffire aux Franco-Américains pour s'y opposer.

D'un autre côté, il semble bien qu'une bonne partie de l'opinion franco-américaine appuie les initiatives de l'administration Roosevelt. On est donc pour la France et son peuple mais aussi pour les alliés et les initiatives de Roosevelt. Le réservoir d'opinions favorables à Pétain est considérable mais il diminue à mesure que se révèle la collaboration. L'appui à l'isolationnisme s'effrite. Une dispute en juin 1940, illustre bien ces points. (Harbour, 1992, p. 40-41) Louis-Philippe Gagné du *Messageur* de Lewiston s'en prend à Josaphat Benoît de l'*Avenir National* de Manchester, à cause des positions isolationnistes de ce dernier. Les appuis à Gagné seront si nombreux que l'*Avenir* sera obligé de publier une mise au point où on dit finalement souhaiter la victoire des alliés tout en approuvant les actions de F. D. Roosevelt. Il semble bien que la presque totalité de la presse franco-américaine ait été favorable aux alliés et que les appuis à Pétain aient diminué assez rapidement alors que de Gaulle, tout aussi acceptable que le Maréchal, acquiert de plus en plus de poids. En mai 1941, 2 500 personnes se déplacent à Woonsocket pour rencontrer Eve Curie, déléguée de de Gaulle.

Les Franco-Américains doivent trouver la bonne position qui leur permette de se manifester comme de véritables Américains, loyaux d'abord et avant tout envers les États-Unis. Émile Lemelin, trésorier de l'Association canado-américaine, dans un discours prononcé à Fall River en juin 1941, définit très bien les choix qui s'imposent aux Franco-Américains:

Il faut que notre patriotisme américain soit maintenu au-dessus de tout soupçon. Si les intérêts temporaires de la France, ou de tout autre pays, viennent en conflit avec les intérêts primordiaux des États-Unis, nous n'avons qu'un seul choix, et ce choix-là, il est inutile de le dire, c'est de défendre les intérêts de notre pays, de notre patrie américaine. Nous Franco-Américains,

nous croyons à plus d'une culture, nous croyons à plus d'une langue, mais nous ne reconnaissons qu'un seul gouvernement, nous n'appartenons qu'à une seule patrie, nous ne vénérons qu'un seul drapeau. [...] Il faut, à tout prix, que ce principe se traduise dans la conduite de chacun d'entre nous, dans chacune de nos actions [...] Coopérons avec notre gouvernement en tout et partout. Établissons comme un fait indéniable que nous ne sommes redevables à aucune puissance étrangère et que nous sommes Américains avant tout [...] C'est ainsi que nous nous montrerons dignes du titre de citoyen américain et, qui sait? c'est peut-être ainsi que nous vengerons l'honneur et le prestige français. Je termine en vous donnant comme devise: Deux cultures, deux langues, mais un seul gouvernement, une seule patrie, un seul drapeau: le drapeau étoilé!

Le Travailleur, 10/07/41, p. 2.

Lemelin représente la deuxième plus importante association franco-américaine et celle-ci se montrera éventuellement favorable à de Gaulle. Comme Josaphat Benoît, de *l'Avenir National*, qui avait sans doute retenu la leçon donnée par la collectivité. Comme Wilfrid Beaulieu, de l'influent *Le Travailleur*, leader de file de l'opinion pro-alliée.

De toute façon, après Pearl Harbor, le problème est réglé. L'unité est créée, l'American First Committee se range. L'objectif commun s'impose: il faut gagner la guerre. Encore une fois, comme en 1917, les Franco-Américains vont y contribuer de façon notable.

Une première approche de cette question passionnante me permet de conclure qu'il serait souhaitable d'en poursuivre le réexamen. Il faut regretter qu'ici encore les opinions des élites aient été les plus influentes et souhaiter qu'on puisse pénétrer plus profondément, au niveau de la masse franco-américaine. ■ ne faudrait pas s'étonner que les sympathies pétainistes y aient aussi été importantes; mais de toutes façons, il semble bien que les Francos, dans leur ensemble et à tous les niveaux, aient très bien compris qu'il y allait de leur intégration souhaitée à leur véritable patrie en choisissant la participation, l'appui aux alliés et à de Gaulle. Toutes des questions impliquant le soutien aux valeurs et aux choix américains.

Bibliographie

Chartier, Armand, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Sillery, 1991.

Harbour, Steeve, «Le Travailleur, les Franco-Américains de Worcester, Massachusetts, et la Deuxième Guerre Mondiale», Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1992.

- Lemelin, Bernard, «Les Franco-Américains de Woonsocket, Rhode Island, et la Première Guerre mondiale», Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1987.
- Roby, Yves, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, 1990.
- Rumilly, Robert, *Histoire des Franco-Américains*, Montréal, 1958.
- Weil, François, *Les Franco-Américains, 1860-1980*, Paris, 1989.